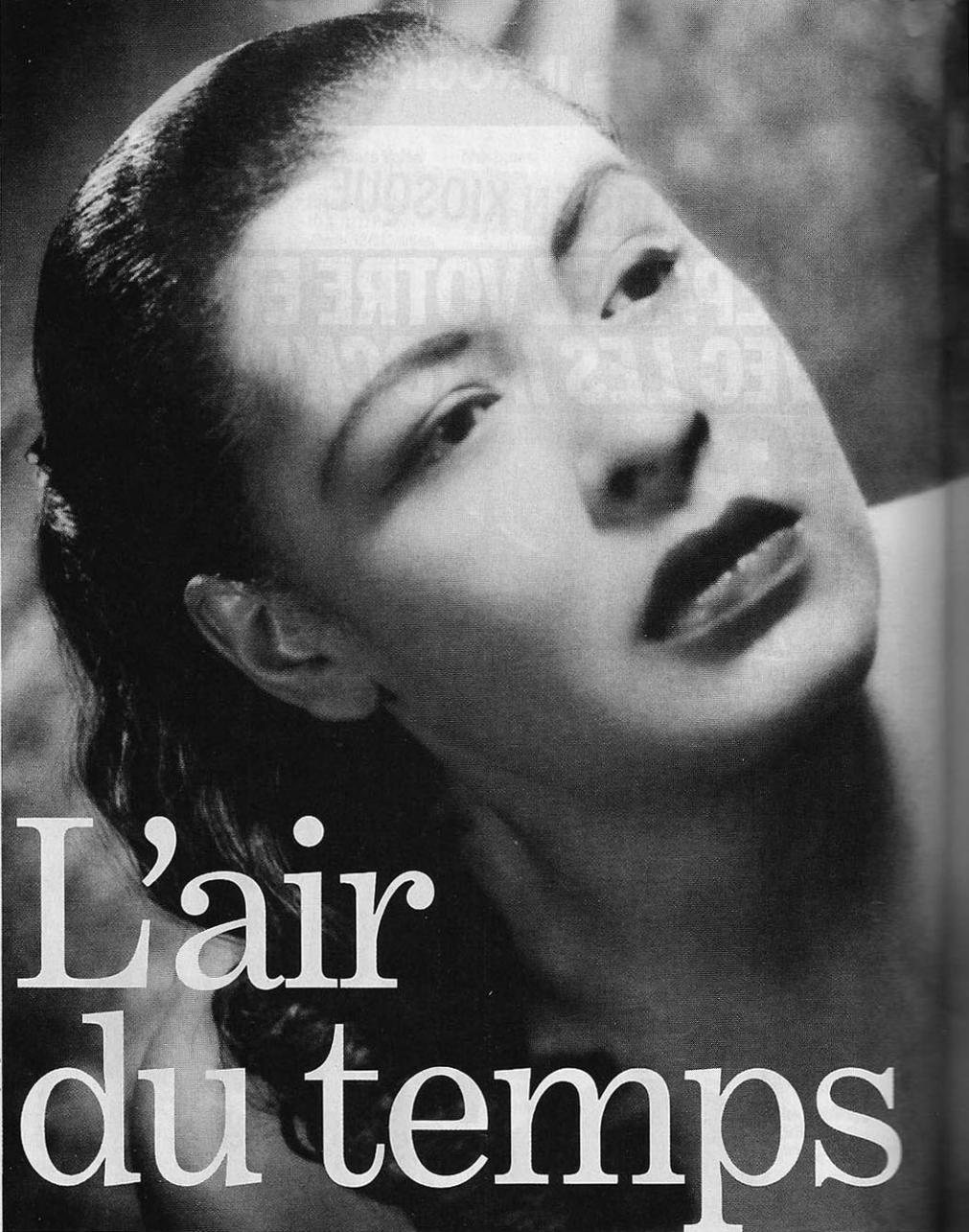


Michael Ochs Archives/Getty Images



L'air du temps

Avec la chanson *Strange Fruit*, BILLIE HOLIDAY scandalisa une société américaine raciste et aveugle. Biographie d'un texte politique et de sa tragique interprète.



De Billie Holiday, on a lu qu'elle était une des voix les plus atypiques et troublantes du XX^e siècle. On a aussi beaucoup parlé de controverses sur la paternité de certaines chansons ou sur son intelligence, elle qui fut taxée de primitive romantique, grossière, lectrice de romans à l'eau de rose. Ecrire quelque chose de nouveau sur une icône impose sans doute de détruire les légendes qui l'emprisonnent. Le journaliste américain David Margolick, collaborateur à *Vanity Fair* et au *New York Times*, s'est donné ce but : "Dire l'autre face de l'histoire." Prenant le contre-pied de la biographie hagiographique, il a décidé d'enquêter sur la

chanson *Strange Fruit*. Une chanson qui, au-delà du mythe de celle que l'on surnomme Lady Day, révèle une époque : le New York et l'Amérique raciste et ségrégationniste des années 1940-1950. Déconstruire une icône, c'est d'abord confronter les témoignages. Si Billie Holiday, dans son autobiographie *Lady Sings the Blues*, en partie mensongère, atteste que le communiste Abel Meeropol aurait écrit le texte de *Strange Fruit* pour elle, ce dernier donne une tout autre version : "J'ai écrit *Strange Fruit* parce que je déteste le lynchage, tout comme l'injustice, et je déteste les gens qui le perpétuent".

déclare-t-il en 1971. Frappé par les photos du lynchage des Afro-Américains Thomas Shipp et Abram Smith parues dans la presse en août 1930, cet enseignant juif d'origine russe composa un poème intitulé *Bitter Fruit*, qu'il transforma aussitôt en chanson. Celle-ci fut longtemps interprétée dans des soirées caritatives, où celui qui organisait la récolte de fonds s'occupait aussi du premier spectacle du Café Society, la boîte underground des années 30, dont la vedette devait être Lady Day. C'est ainsi qu'Abel Meeropol et *Strange Fruit* entrèrent en contact avec Billie.

Commence alors la légende de *Strange Fruit*. Une chanson qui, selon certains militants de gauche, n'était pas faite pour Billie Holiday – habituée aux chansons d'amour populaires –, et que d'ailleurs elle ne comprenait pas.

Métaphore filée autour du fruit et du lynchage, la chanson renvoie une image qui s'imprime avec force dans les esprits. *“Les arbres du Sud portent un étrange fruit/Du sang sur les feuilles et du sang aux racines/Un corps noir qui se balance dans la brise du Sud/Etrange fruit suspendu aux peupliers.”*

Comment imaginer alors que Billie Holiday n'y entendait rien, elle qui n'acceptait de chanter le morceau que devant un public respectueux et silencieux, en fin de show, dans le noir, le visage seul éclairé par un projecteur. Pour la chanteuse, la réaction du public à l'écoute de *Strange Fruit* permettait de *“faire le tri entre les gens bien et les crétins”*. Ou ceux qui, venus se divertir avec des chansons légères, repartaient pendant la chanson ou bavardaient, choqués par cette colère dans l'interprétation et ces images lancées par la voix torturée et la bouche expressive de Holiday, aux limites du supportable. Certains témoignages retrouvés par Margolick dans les journaux de l'époque décrivent une sensation de se trouver *“au pied de l'arbre”*.

Car Billie et Meeropol furent les premiers à parler du lynchage et du racisme. Et la réac-

VARIATIONS SUR UNE CHANSON

Pendant de nombreuses années, *Strange Fruit* tomba dans l'oubli aux Etats-Unis, le thème du lynchage étant considéré comme trop délicat. Ce n'est qu'en 1960 que **Nina Simone** recommença à la chanter régulièrement. Ce fut ensuite la diva du disco, **Diana Ross**, qui s'en empara dans une version jugée jolie mais peu convaincante. **Sting** et **Jeff Buckley** lui donnèrent une coloration rock et **UB40** une tonalité reggae en 1980. En France, une version très rare de la chanson est interprétée par **Colette Magny**.

tion de surprise de l'auditoire du Café Society, a priori tolérant – l'un des seuls clubs à accepter de programmer des chanteurs noirs –, en dit long sur l'aveuglement et l'ignorance d'une époque où la question raciale n'était pas encore posée directement. Et pourtant, selon les chiffres officiels recueillis par le journaliste, 3 833 personnes furent lynchées entre 1889 et 1940.

Divisant la société, *Strange Fruit* divise aussi New

York, jouée dans certains quartiers mais refusée dans d'autres. Interdite même à la BBC, elle devient une arme que Billie Holiday sort dans les bars qui pratiquent la ségrégation. Véritable provocation dans une société qui se cache son racisme et ses inégalités, *Strange Fruit* est aussi le morceau par lequel la protestation revient au cœur de la musique noire, alors devenue une simple musique de divertissement.

Chanson sur la mort et la torture, *Strange Fruit* apparaît ici comme un morceau qui

➤ Pour la chanteuse, la réaction du public à l'écoute de “*Strange Fruit*” permettait de “faire le tri entre les gens bien et les crétins”.

bouffait littéralement sa chanteuse. A mesure qu'elle rencontre le succès en la chantant, Billie Holiday enchaîne les excès : alcool, drogue, relations destructrices

avec les hommes. Atteinte d'une cirrhose du foie, le visage et la voix déformés, elle a de plus en plus de mal à chanter ce morceau qui exige trop d'elle.

Dans les dernières pages du livre, Billie Holiday nous apparaît flinguée par une époque trop raciste et trop dure pour elle. Comme dans cette dernière scène, que l'on retrouve dans la biographie de l'écrivaine noire américaine Maya Angelou, où elle hurle au fils de Maya qui ne comprend pas ce qu'est la scène pastorale dont parle la chanson : *“C'est quand ils attrapent un petit Nègre comme toi, qu'ils lui arrachent les couilles et les lui font bouffer.”* Dernier cri de douleur d'une Billie devenue méconnaissable, qui mourra en 1959, laissant derrière elle cette chanson qui, des années après elle, est devenue le symbole de l'émancipation des Noirs américains.

Gladys Marivat

Strange Fruit de David Margolick (Allia), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michèle Valencia. 128 p., 9 €